

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

RÉDACTION
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale.....	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro: 40 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

LAUSANNE, 12 août 1891.

BULLETIN POLITIQUE

Les aciéries de Bochum, leurs faux pontons, leurs fraudes fiscales et douannières continuent à alimenter les polémiques allemandes. De nouveaux incidents se sont produits depuis que nous n'en avons entretenu les lecteurs de la Gazette.

D'abord, M. Fussangel, le rédacteur de la *Westfälische Zeitung*, qui a osé lever le lièvre, s'est vu condamner à quatre semaines de prison pour ses articles sur les fausses déclarations d'impôt des industriels de la Prusse rhénane. Il a recouru. La cour de cassation a confirmé la sentence. M. Fussangel avait été sommé une première fois de se constituer prisonnier. Il avait riposté par un certificat médical portant qu'en ce moment-ci il est si malade, que la prison deviendrait pour lui un tombeau. On lui a accordé un sursis. Mais comme la *Westfälische Zeitung* continuait à attaquer M. Baare, cette mesure a été révoquée. « Si vous êtes assez bien portant pour médire d'un conseiller intime de S. M. l'empereur, lui a fait dire en substance la police prussienne, vous n'êtes point trop malade pour faire vos quatre semaines de détention. Vous vous constituerez prisonnier dans les vingt-quatre heures. » Sur quoi M. Fussangel a gaillardement passé la frontière néerlandaise, d'où il fait la nique aux *Schutzleute* et continue sa campagne de presse.

De son côté, le ministère public poursuit avec une sage lenteur son enquête sur les faux poinçons. Le premier juge d'instruction avait traité M. Baare avec des ménagements infinis, et mis à peu près autant d'ardeur à découvrir la vérité qu'un enquêteur fédéral au Tessin. C'était trop encore. Il vient d'être remplacé par un autre magistrat, M. Neukomm, ami intime, à ce que nous content les journaux d'opposition, de M. Baare, fils, et commensal ordinaire du principal intéressé. On juge si, dans de pareilles conditions, les résultats de l'enquête vont imposer silence aux accusateurs des aciéries!

Nouvelle mésaventure: M. Steiger, l'un des principaux ingénieurs de l'usine, a été trouvé mort d'une balle dans la tête; un revolver était à portée de sa main. « C'est lui, clament les amis de M. Baare, qui avait fourni à M. Fussangel les matériaux de ses attaques. Il s'est fait justice. » — « Je n'ai jamais rien eu à faire avec lui, réplique ce journaliste incommode. Mais les aciéries voulaient le sacrifier comme bouc émissaire et le charger de toutes leurs iniquités. Il a eu peur et a voulu mourir. » D'autres vont jusqu'à dire que le malheureux ingénieur a été assassiné parce qu'on redoutait ses révélations.

Il est difficile de faire un choix entre ces versions, peut-être également fausses. La mort de M. Steiger n'en a pas moins fait en Bourse une impression très fâcheuse pour les aciéries, qui ont vu leurs actions baisser encore.

La Gazette de Francfort constate que toute cette affaire a causé un tort énorme à l'industrie allemande. Elle voudrait se taire par patriotisme. Mais elle ne peut pas, la Gazette de Cologne, n'observant pas la même réserve. Et toutes deux se s'égosiller, s'accusant réciproquement de porter préjudice au crédit national.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui suivra.

FEUILLETON DE LA GAZETTE

VIES DE DEUX CHATTES

par PIERRE LOTI

Et, tout en la regardant, je laissai descendre ma main jusqu'à sa bizarre petite tête et la promena sur son poil fauve, pour une première caresse.

Ce qu'elle éprouva assurément fut autre chose et plus qu'une impression de plaisir physique; elle eut le sentiment d'une protection, d'une sympathie dans sa détresse d'abandonnée. Voilà donc pourquoi elle était sortie de sa cachette obscure, la Moutoute; ce qu'elle avait résolu de me demander, après tant d'hésitations, ce n'était ni à manger ni à boire; c'était, pour sa petite âme de chatte, un peu de compagnie en ce monde, un peu d'amitié...

Où avait-elle appris à connaître cela, cette bête de rebut, jamais flâtrée par une main bienveillante, jamais aimée par personne — si ce n'est peut-être dans la jungle paternelle, par quelque pauvre petit enfant chinois sans jouets et sans caresses, poussé au hasard comme une chétive plante de trop dans l'immense grouillement jaune, aussi misérable et affamé qu'elle-même, et dont l'âme incomplète ne laissera, en disparaissant, pas plus de trace que la sienne?

Alors une patte frêle se posa timidement sur moi — oh! avec tant de délicatesse, tant de discrétion! — et après m'avoir longtemps en ore consulté et prié du regard, la Moutoute, croyant pouvoir brusquer les choses, sauta enfin sur mes genoux.

Elle s'y installa en rond, mais avec un tact, une réserve, se faisant toute légère, à peine appuyée, presque sans poids, — et me regardant tout, jours. Elle resta

Des incidents fâcheux se sont produits ces jours derniers à Bologne. Le 50^e régiment d'infanterie ayant fait, par la grosse chaleur, des marches au cours desquelles plusieurs soldats ont été frappés d'insolation, une feuille satirique, *Bonomia ridet*, — Bologne qui rit, — a vivement critiqué les officiers qui avaient ordonné cette manœuvre. L'un de ceux-ci, le lieutenant Bussei, a envoyé ses témoins à M. Podrecca, directeur, et à M. Galantara, caricaturiste de ce journal. Les deux journalistes ont refusé de se battre, disant avoir fait un usage légitime de leurs droits de polémistes et ne devoir aucune réparation au lieutenant qui les provoquait.

C'est ici que l'affaire se corse: Le corps des officiers du cinquantième régiment a voulu tirer du *Bonomia ridet* une éclatante vengeance. Dimanche dernier, les rédacteurs de cette feuille assistaient au spectacle à l'*Arena del Sole*. Pendant la représentation ils furent avisés que les officiers les attendaient devant la porte. Ils s'esquivèrent par la sortie des artistes. Mais le public hua et siffla les officiers. Ceux-ci perdant tout sang-froid se ruèrent à coups de sabre et à coups de revolver sur les bourgeois désarmés. Plusieurs personnes furent grièvement blessées. L'intervention de la police et de la gendarmerie mit seule un terme à cette scène déplorable.

Le lendemain, le ministre de la guerre mettait aux arrêts le colonel et le lieutenant-colonel du cinquantième régiment, consignait tous les officiers et chargeait d'une enquête le général de Sonnaz, commandant du quatrième corps d'armée.

Mais cela n'a pas suffi à calmer le public. Plusieurs démonstrations bruyantes se sont produites les soirs suivants devant la caserne du cinquantième de ligne. Dans l'une d'elles un vice-inspecteur de la sécurité publique a été grièvement blessé d'un coup de sabre à la tête par l'un de ses agents. Il s'était posté devant la porte de la caserne; on l'a pris pour un émeutier qui voulait en forcer l'entrée!

Les anarchistes se sont emparés de ces faits pour faire campagne contre l'armée, ce qui a amené un certain revirement dans la population. Aujourd'hui on discute pour savoir s'il faut ou non changer de garnison le cinquantième. Serait-ce une fâcheuse concession à l'émeute ou une satisfaction légitime aux Bolognais? Les partis se sont emparés de ce thème. L'opposition critique vivement l'esprit qui anime une partie du corps d'officiers. Elle dit que la morgue prussienne, mise en faveur par la triple alliance, fait des progrès dans l'armée italienne, que certains trahisseurs de sabre se donnent des airs de supériorité insupportables vis-à-vis des vulgaires pékins, que ces manières peuvent réussir à Berlin ou à Potsdam, mais aboutiront, dans la péninsule, à compromettre la popularité de l'uniforme. Nous ne sommes pas en mesure de juger jusqu'à quel point ces griefs peuvent être fondés.

Souscription en faveur du monument Davel.

Liste précédente, fr. 16.615. — Mme Chappuis-Rivier, 20. — Par M. Daniel Meylan, pasteur à Olion: collecte faite au culte du 2 août, 70. — E. Bron, boulanger, Ouchy, 5. — E. A., 1000. — Total, fr. 17.710.

là longtemps, me gênant bien, et je manquai de courage pour la chasser, — ce que j'aurais fait sans nul doute si elle eût été une jolie bête gale dans l'épanouissement de vivre. Tout le temps inquiète du moindre de mes mouvements, elle ne me perdait pas de vue, non par crainte que je lui fisse du mal, elle était bien trop intelligente pour m'en croire capable, mais avec un air de me dire: « Est-ce que vraiment je ne t'ennuie pas, je ne t'offense pas?... » Et puis, ses yeux devinrent plus expressifs encore et plus câlins, me disant très clairement: « Par ce jour d'automne, tellement triste à l'âme des chats, puisque nous sommes ici deux isolés, dans ce gîte agité et perdu au milieu de je ne sais quoi de dangereux et d'infini, si nous nous donnions l'un à l'autre un peu de cette chose douce qui berce les misères, qui a son semblant d'immortalité et de durée non soumise à la mort, qui s'appelle affection et qui s'exprime de temps en temps par des caresses. »

Quand le pacte d'amitié fut signé entre cette bête et moi, des inquiétudes me vinrent sur son avenir. Qu'en faire? L'emmener jusqu'en France, à travers tant de milliers de lieues et de difficultés? Evidemment mon foyer serait pour elle l'asile inespéré où le court petit rêve mystérieux de sa vie de chatte pourrait se finir avec le plus de paix et le moins de souffrance. Mais je ne voyais pas bien cette minable chinoise, en fourrure de pauvre, devenue commensale de la superbe Moutoute Blanche, si jalouse, qui certainement la houpillerait avec indignation dès qu'elle la verrait paraître... Non, cela n'était pas possible.

D'un autre côté, l'abandonner dans une relâche, chez des amis de hasard, non plus: je l'aurais fait peut-être si elle eût été vigoureuse et belle, mais cette

Le congrès international de géographie.

Berne, 11 août.

Des conférences d'hier après-midi, il n'y a que peu de chose à retenir pour le grand public. Les spécialistes en trouveront des comptes-rendus *in extenso* dans le « Bulletin officiel du congrès ».

M. le Dr Albert Penk, de Vienne, propose de prendre l'initiative de la confection d'une carte générale de la terre à l'échelle de 1 : 1,000,000. Elle aurait un million de feuilles rien que pour la terre ferme. Ce n'est donc pas une petite affaire. Le congrès nomme une commission qui lui fera rapport vendredi sur les voies et moyens de réaliser l'idée de M. Penk. On voit poindre à l'horizon l'Institut international de géographie à Berne, frère cadet de ses congénères des postes, des télégraphes et de la propriété artistique. Dites après cela que Berthold de Zähringen n'était pas un très fort géographe!

M. de LANNY de BISSY, chef de bataillon du génie à Epinal, — une vraie tête d'officier français, — montre sa carte de l'Afrique au 2,000,000. Elle a, au jugé, 5 à 6^m de haut et 3 à 5^m de large. Il y a travaillé quatorze ans et collectionné dans ce but 15 à 1800 documents. La carte est reproduite par la photozincographie et l'héliogravure. M. de Lanny recommande ce procédé pour la carte générale de la terre, au point de vue de l'exécution rapide et du bon marché. La gravure sur pierre exigerait, dit-il, non moins de 100 mètres cubes de pierre lithographique, et cette pierre se fait rare.

Je me suis laissé dire par un graveur du bureau topographique fédéral que la gravure sur cuivre, quoique beaucoup plus chère, serait infiniment préférable comme exactitude et fini du travail; et, en effet, la carte exposée par M. de Lanny laisse un peu à désirer à cet égard.

M. Stour, de New-York, nous initie, en anglais, aux avantages du canal de Nicaragua. D'après lui, ce canal ne serait pas plus difficile à creuser qu'une petite rigole.

Je n'ai pas de peine à croire que les Yankees ont choisi en effet un meilleur tracé que celui du Panama, et je suis certain que quand ils voudront faire un canal, ils le feront. Mais le voudront-ils?

M. ECKHOUT, ingénieur hollandais, expose en très bon français, avec un petit accent qui n'est point désagréable, l'état des chemins de fer de l'île de Java, la reine des îles de la Sonde. Saviez-vous que cette île a 24 millions d'habitants? Avec une lenteur très sage, mais peut-être un peu trop hollandaise, l'état y a construit, depuis 1861, 1084 kilomètres de voies ferrées, à peu près le réseau du Jura-Simplon. M. Eckhout, qui paraît être un homme très énergique, poursuit actuellement la réalisation d'un projet comportant la construction de 3000 kilomètres de chemins de fer dans l'île de Bornéo et au sud de Sumatra. Je lui souhaitais d'aller plus vite que l'état néerlandais, sinon on ira en ballon avant la fin de ses travaux.

La soirée au Schenli a été — me dit-on, car je n'ai pu y assister — fort réussie. Il y a eu un prologue de circonstance de M. Wildmann, de Berne, puis la troupe a joué une opérette allemande en trois actes. L'illumination du pont du chemin de fer était très bien; les lanternes vénitiennes pendues à l'intérieur faisaient une jolie perspective lumineuse.

La matinée de mardi a été consacrée aux séances spéciales. Il y en avait trois simulta-

petite plaintive, aux yeux humains, me tenait par la pitié profonde.

Notre intimité, faite de nos deux isolements, se resserrait toujours. Les semaines et les mois passaient, au milieu d'un continu changement du monde extérieur, tandis que tout restait immuablement pareil dans ce coin obscur du navire où la bête avait fixé son gîte. Pour nous, les hommes, qui courons sur mer, il y a tout le temps les grands souffles frais qui nous éventent, la vie de plein vent, les nuits de quart à la belle étoile, — et les courses dans les pays étrangers. Elle, au contraire, ne savait rien du monde immense où sa prison se promenait, rien de ses semblables, ni du soleil, ni des verdure, ni de l'ombre. Et, sans sortir jamais, elle vivait là, dans le renfermé de cette chambre de bord, c'était un lieu glacial par instants, quand le hublot s'ouvrait à quelque grande brise du travers balayant tout; le plus souvent, c'était une étuve sombre et étouffante, où des parfums chinois brûlaient devant de vieilles idoles, comme dans un temple bouddhique. Pour compagnons de rêve, elle avait les monstres de bois ou de bronze accrochés aux murs, qui riaient d'un méchant rire; au milieu d'un encombrement de choses saintes de son pays, prises dans des pillages, elle s'étiolait sans air, entre des tentures de soie qu'elle aimait déchirer de ses petites griffes inquiètes et nerveuses.

Dès que j'entrais dans ma chambre, elle apparaissait avec un imperceptible cri de joie, sortant comme un diabolon de derrière quelque rideau, ou d'une étagère, ou d'une boîte. Si par hasard je m'asseyais à écrire, très câline, très attendrie, en quête de protection et de caresses, elle prenait lentement place sur mes genoux et suivait des yeux le va-et-vient de ma plume, effaçant même quelquefois, d'un coup de

nément: la première, sur le méridien initial et l'heure universelle, avait lieu dans la salle du Conseil national, dont les fauteuils m'ont paru d'un confortable parfait; la seconde, dite « Helvetica », siégeait dans la salle du Conseil des Etats: on y a traité des questions spécialement suisses; enfin la troisième, salle du Musée, s'occupait de l'enseignement de la géographie. Dix-neuf orateurs ont parlé dans ces trois séances. On trouvera leurs discours au « Bulletin officiel ». Je note seulement que dans la séance « helvétique », la résolution suivante a été votée, sur la proposition de M. de Claparède:

Le cinquième congrès international des sciences géographiques, siégeant à Berne en 1891, reconnaissant l'intérêt que présente le jardin botanique alpin *Linnaea*, à Bourg-Saint-Pierre (Valais), pour l'étude de la géographie botanique de toutes les hautes régions du globe, décide de recommander cette entreprise au bienveillant appui de toutes les sociétés de géographie.

J'ai assisté à la séance du méridien initial et de l'heure universelle. J'étais curieux de savoir si on aboutirait à un résultat pratique et définitif dans cette question, traitée déjà tant de fois et, comme le Phénix, renaissant toujours de ses cendres. On n'est arrivé à aucune conclusion. C'est dommage, car il serait bien agréable pour nous de savoir qu'il est 2 heures exactement au même instant à Pully et à Yokohama. Le prochain congrès aura encore du pain sur la planche! Les uns préconisent le méridien de Greenwich, d'autres celui de Ferroé ou celui de Paris. M. Bouthillier de Beaumont, de Genève, voudrait un méridien à l'ouest de l'Amérique du Nord, parce qu'il tombe tout entier dans l'eau; le père jésuite Tondini, de Bologne, un orateur fort agréable à entendre avec sa vivacité italienne, préconise le méridien de Jérusalem, parce qu'il permettrait d'établir un observatoire pouvant observer, celui de Greenwich jouissant d'un climat abominable: 167 jours absolument couverts, 10 jours serens et 2 jours parfaitement beaux, par année, ce n'est pas fameux, en effet, pour les observations astronomiques. M. Mareuse, professeur à Paris, défend et explique le système des 24 fuseaux horaires, déjà pratiqué en Autriche, en Prusse et aux Etats-Unis. On partagerait le globe terrestre en 24 zones de 15 degrés chacune, désignées par les 24 lettres de l'alphabet ou mieux par des numéros d'ordre, on prendrait le méridien de Greenwich comme centre du fuseau A ou I, et dans chaque fuseau régnerait sans partage la même heure, qui différerait de 60 minutes de celle du fuseau voisin.

On discute toutes ces questions avec ardeur. Les savants tiennent pour l'heure universelle, plus agréable pour l'astronomie; les praticiens, parmi lesquels M. von Hesse-Wartegg, tiennent qu'il est temps d'aboutir et se prononcent pour le système des fuseaux.

Finalement on propose de prier le Conseil fédéral de se charger de négocier avec les autres Etats afin d'arriver à un accord universel. Mais, hélas, on fait observer que déjà le gouvernement de l'Italie a pris l'initiative de ces négociations et que ce serait peu diplomatique d'inviter le Conseil fédéral à aller sur ses brisées. Il ne reste plus que l'issue classique: on nomme une commission chargée d'élucider l'affaire et de rapporter à la séance de clôture de vendredi.

L'après-midi a eu lieu, dans la salle du Musée, la quatrième séance générale du Congrès géographique.

patte toujours imprévu, les lignes qu'elle n'approuvait pas.

Les secousses des mauvais temps, le bruit de nos canons, lui causaient de dangereux terreurs: en ces moments-là, elle sautait aux murs, tournait pendant quelques secondes comme une enragée, puis s'arrêtait haletante, pour aller se tapir dans un coin, le regard égaré et triste.

Sa jeunesse cloîtrée avait quelque chose de maladif et d'étrange qui s'accroissait de plus en plus. L'appétit cependant restait bon et les pâtes continuaient de passer d'une façon rassurante, mais elle était maigre singulièrement, le museau allongé, les oreilles exagérées en chauve-souris. Ses grands yeux jaunes cherchaient les miens toujours, avec une expression de tendresse craintive — ou d'interrogation anxieuse sur tout l'inconnu de la vie, aussi troublant peut-être et bien plus insupportable encore pour sa petite intelligence que pour la mienne.

Très curieuse des choses du dehors, malgré son obstination inexplicable à ne pas seulement franchir le seuil de ma porte, elle ne manquait jamais d'examiner avec une attention extrême tous les objets nouveaux qui arrivaient dans notre logis commun, lui apportant l'impression confuse des exotiques contrées où passait notre navire. Dans l'Inde, par exemple, je me la rappelle, une fois, intéressée, jusqu'à en oublier de déjeuner, par un bouquet d'orchidées odorantes — si extraordinaires, pour elle surtout qui n'avait jamais connu ni jardins ni forêts, jamais vu de fleurs autrement que cueillies et mourantes dans mes vases de bronze.

Malgré sa vilaine fourrure râpée, qui lui donnait un premier aspect de chat de gouttière, elle avait dans la figure une distinction rare, et les moindres mouvements de ses pattes très fines étaient d'une grâce pa-

Des cinq conférences qui y ont été faites, la plus intéressante sans contredit, par la personnalité de l'orateur, a été celle de M. le général Annenkoff sur l'importance de l'enseignement de la géographie au point de vue de l'émigration et de la colonisation.

Le fameux constructeur du Transcaspien et tenace protagoniste du Transsibérien est un homme d'assez petite taille, mais de robuste carrure, la tête militaire, les cheveux déjà blancs et la moustache noire, l'allure énergique. Il s'exprime en un français très pur et l'on comprend, à la chaleur de sa phrase et de son geste, combien il sent ce qu'il dit et combien il sait ce qu'il veut. Son succès a été très grand.

M. le général Annenkoff a montré combien il est nécessaire que la masse du peuple, en Europe, soit éclairée sur la géographie des pays où l'on peut émigrer, et cela au point de vue purement pratique des ressources qu'offre à l'activité spéciale et à l'aptitude de chacun tel ou tel pays. Actuellement, le pauvre diable émigre à l'aveuglette; il s'en va là où quelque agent habile mais peu scrupuleux lui promet de l'argent à ramasser à la pelle, et il tombe le plus souvent dans un pays dont le climat lui est funeste, où l'on ne peut matériellement pas faire de la colonisation, ou bien dans une contrée qui n'a nul besoin de son industrie spéciale. Si l'on enseignait la géographie au point de vue pratique de la colonisation, un chacun serait à même de choisir le pays qui lui conviendrait le mieux.

Le conférencier développe cette vérité élémentaire avec une grande hauteur de vues et une énergie convaincante. On lui fait observer que le congrès de Paris a déjà institué une commission pour la protection des émigrants, et que la nouvelle commission qu'il propose ferait double emploi.

« Pas du tout, répond le général Annenkoff; je veux, non pas la protection officielle de l'émigrant, chose assurément bonne en soi, quoique fort ardue, mais une sorte de moyen préventif, c'est-à-dire l'instruction géographique du peuple avant qu'il émigre et avant qu'il ait besoin de protection. »

Une salve d'applaudissements appuie l'orateur. On nomme la commission qu'il demande.

Les autres conférenciers ont décrit divers pays, la Guyane, la Chine, la Nouvelle-Guinée et la Polynésie. Le prince Roland Bonaparte a fait hommage au congrès de ses derniers ouvrages, et a témoigné fort aimablement à cette occasion de la vieille amitié qui l'attache à la Suisse.

Demain, promenade sur le lac de Thoun. Espérons que le temps, pluvieux aujourd'hui, se remettra.

Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 11 août.

Le grand-duc Alexis. — A Paris. — A Vichy. — Prétendu suicide du roi Milan. — Un discours de M. Constans.

Les Parisiens qui se sont rendus hier à la gare du Nord pour acclamer le frère du tsar ont éprouvé une déception. La foule était nombreuse à l'heure indiquée, huit heures trois quarts du matin, la présence de plusieurs membres de l'ambassade de Russie et le déploiement d'agents de police organisés par la préfecture devaient faire considérer la nouvelle de l'arrivée du grand-duc comme certaine, et tricenne. Aussi me faisait-elle l'effet de quelque petite princesse condamnée par les fées méchantes à partager sa solitude sous une forme inférieure, et je songeais à cette histoire de la mère du grand Tchengiz-Khan, que jadis à Constantinople un vieux prêtre arménien, mon professeur de langue turque, m'avait donnée à traduire:

« La jeune princesse Ulemalik-Kurekli, vouée avant sa naissance à mourir si elle voyait jamais la lumière du jour, vivait enfermée dans un donjon obscur.
« Et elle demandait à ses suivantes:
« — Est-ce ceci, dites-moi, qu'on appelle le monde? Ou bien existe-t-il des espaces ailleurs, et cette tour est-elle dans quelque chose?
« — Non, princesse, ceci n'est pas le monde: il est dehors et bien plus grand. Et puis il y a aussi des choses qu'on appelle étoiles, qu'on appelle soleil et qu'on appelle lune.
« — Oh! reprit Ulemalik, que je meure, mais que je les voie! »

IV

Ce fut à la fin d'un hiver, aux premiers jours tièdes d'un mois de mars, que Moutoute Chinoise fit son entrée dans ma maison de France.

Moutoute Blanche, que mes yeux s'étaient déshabitués de voir pendant ma campagne de Chine, portait encore à cette époque de l'année sa royale fourrure des temps froids et je ne l'avais jamais connue si imposante.

Le contraste allait être d'autant plus écrasant pour l'autre, efflanquée, avec son pauvre poil de lapin sauvage usé par places comme si les teignes l'avaient mangé. Aussi me trouvais-je très confus quand mon domestique Sylvestre, revenant de la chercher à bord, souleva d'un air semi-narquois le couvercle du

pendant celui-ci ne se trouvait pas dans le train de Cologne.

Pendant toute la journée, on s'est demandé ce que signifiait ce mystère. Les curieux et les membres de la Ligue des patriotes se sont encore rendus à la gare pour les trains suivants, mais à chaque nouveau voyage leur nombre allait en décroissant. De sorte que, lorsque le grand-duc Alexis a débarqué, ce matin au lieu d'hier, il a évité en bonne partie les ovations de la foule. C'était peut-être dans ce but qu'il avait fait retenir pour lundi déjà ses appartements à l'hôtel Continental, bien qu'on puisse admettre aussi l'hypothèse d'un changement imprévu dans l'itinéraire primitif. Ce contretemps n'a sans doute refroidi en rien les dispositions enthousiastes de la population à l'égard du voyageur impérial, mais il lui a un peu enlevé les moyens de les manifester. Quelques drapeaux sont pour le moment tout ce qui trahit aux yeux un incident exceptionnel. Autour de l'hôtel Continental, les curieux sont assez clairsemés, et c'est plutôt la présence de nombreux agents qui attire l'attention.

On dit bien que la journée ne se passera pas sans quelque manifestation, mais jusqu'à l'heure actuelle, je n'en ai aucune à vous signaler. Les Parisiens se rattraperont peut-être lorsque le grand-duc partira pour Vichy, sinon, ils auront encore la consolation de lire dans les journaux le récit des ovations qui se produiront dans cette ville, où l'on a expédié depuis plusieurs jours, paraît-il, tout le stock de drapeaux français et russes disponibles dans nos magasins.

Le bruit a couru dimanche qu'un grand personnage en séjour à Paris venait de se suicider à la suite de pertes considérables au jeu. Quelques journaux ont mentionné à ce sujet le nom du roi Milan, d'autres se sont contentés de le désigner mystérieusement par des lettres indécryptables. Aujourd'hui tout cela est démenti. L'ex-roi de Serbie, qui était absent de Paris, y est revenu mettre lui-même à néant les bruits répandus sur son compte. Il a reçu dans son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, un reporter du *Gaulois*, auquel il a déclaré ne pas comprendre quelle pouvait être l'origine de ce canard.

Pour ne pas en avoir le démenti, quelques journaux maintiennent ce matin qu'un suicide a bien eu lieu pour les causes indiquées. Seulement on se serait trompé d'adresse.

Le seul incident récent, dans la politique intérieure, est le discours prononcé dimanche par M. Constans. Le ministre de l'intérieur fait une cure à Luchon, et à l'occasion d'un punch qui lui a été offert au Cercle républicain, il a pris la parole devant un auditoire très sympathique.

Le thème développé dans ce discours est celui-ci : La République a vaincu ses adversaires, elle peut donc se montrer large et généreuse. Partant de là, M. Constans a promis le meilleur accueil à tous ceux qui feraient adhésion à la République, mais il a réservé en même temps, pour les républicains d'ancienne date, le droit de conserver en mains le pouvoir et la direction des affaires. Puis il a énuméré les progrès opérés sous le régime actuel, en mentionnant aussi quelques-unes des réformes projetées, en particulier la loi sur la caisse des retraites.

Ce langage du ministre de l'intérieur est conforme à celui qu'il a tenu déjà dans plusieurs occasions. Ce qu'il faut constater surtout, c'est l'assentiment unanime que ses auditeurs lui ont témoigné et la popularité toujours croissante de M. Constans.

On lit dans le Temps :

Le grand-duc Alexis, attendu en vain dans la matinée, puis dans la soirée d'hier, n'est arrivé qu'aujourd'hui à Paris, à huit heures quarante-cinq, à la gare de l'Est, par l'express n° 46, venant de Francfort.

Pendant la nuit, M. Morin, commissaire spécial de la gare de l'Est, avait reçu une dépêche lui annonçant que le frère du tsar avait passé la frontière. En prévision des manifestations qui pourraient se produire, un service d'ordre avait été établi. Cent cinquante gardiens de la paix étaient placés tant sur les quais d'arrivée qu'aux abords de la gare.

Le train est entré en gare avec quelques minutes de retard, au moment où arrivaient également un certain nombre de trains de banlieue, bondés de voyageurs. Ceux-ci, en voyant tous ces agents postés sur les quais, se renseignèrent et eurent bientôt appris que le grand-duc Alexis était attendu. En un instant, des groupes nombreux se formèrent devant le train 46, où le grand-duc Alexis, qu'accompagnait son aide-camp Nilof, occupait un wagon-salon de 1^{re} classe.

panier où il l'avait mise, et qu'il fallut voir, en présence de la maison assemblée, sortir craintivement cette petite amie chinoise...

L'impression fut déplorable, et je me rappelle toute la conviction que tante Claire mit dans cette simple phrase : « Oh ! mon ami ! qu'elle est vilaine ! »

Bien vilaine, en effet. Et comment, sous prétexte, avec quelle formule d'excuse la présenter à Moutmoute Blanche ? N'imaginant rien, je la fis conduire pour le moment dans un grenier isolé, afin de les dissimuler d'abord l'une à l'autre, de gagner du temps et de réfléchir.

Ce fut une chose vraiment épouvantable que leur première entrevue.

Cela se passa inopinément, quelques jours après, à la cuisine (un lieu d'irrémissible attrait où les chats d'une même maison, quoi que l'on fasse, finissent toujours par se réunir). En toute hâte, on vint me chercher et j'accourus : on entendait des cris inhumains ; une pelotte, une boule de poils et de griffes, faites de leurs deux petits corps enchevêtrés, roulait et bondissait, chavirant des verres, des assiettes, des plats, tandis que le duvet blanc, le duvet gris, le duvet couleur de lapin, volait en petites touffes alentour. — Il fallut intervenir avec énergie, les séparer en jetant dessus toute l'eau d'une carafe. — J'étais consterné...

Tremblante, égarée, le cœur battant à se rompre, Moutmoute Chinoise, recueillie dans mes bras, se tenait blottie contre moi, et s'apaisait progressivement, les nerfs détendus par une expression de douce sécurité ; puis se faisait peu à peu inerte et molle comme une chose sans vie, ce qui est, chez les chats, la façon de témoigner à ceux qui les tiennent une

A la descente du wagon, MM. Cabré, chef de la gare de l'Est, Baignières, inspecteur principal et Félix, secrétaire de l'exploitation, sont venus saluer le grand-duc. Sur le quai se tenait également M. Morin, commissaire spécial de la gare, qui a informé le frère du tsar qu'il était chargé par le gouvernement de se mettre à son entière disposition.

Le premier moment de curiosité passé, la foule a fait une ovation au grand-duc Alexis, criant : « Vive la Russie ! Vive le tsar ! » Celui-ci a salué à plusieurs reprises ; puis, protégé par deux rangs de gardiens de la paix, il s'est dirigé vers une porte de service.

Désireux de se soustraire aux ovations, le grand-duc Alexis marchait assez vite, si bien que, lorsqu'il arriva devant le coupé qui l'attendait dans la grande cour de Nancy, son aide-de-camp était à quelques mètres de lui, entouré par les curieux et ainsi empêché de le rejoindre. Debout, tournant le dos à la voiture qui devait l'amener à l'hôtel Continental, le frère du tsar attendit quelques minutes et, quand son aide-de-camp l'eut rejoint, il monta avec lui dans le coupé, non sans avoir salué les personnes présentes, qui s'étaient rangées en demi-cercle autour de lui, et remercié MM. Cabré et Morin de leurs bons offices.

Cependant, la nouvelle de la présence du frère du tsar s'étant répandue, un rassemblement qu'on peut évaluer à trois mille personnes environ s'était rapidement formé dans la cour de la gare, située vis-à-vis le boulevard de Strasbourg. Quand le coupé du grand-duc y pénétra, il fut aussitôt entouré, et les voyageurs qu'il contenait accueillis par les cris : « Vive le tsar ! vive le grand-duc ! vive la Russie ! » Pour assurer la circulation de la voiture, M. Walter, commissaire-adjoint de la gare de l'Est, dut intervenir et se mettre à la tête des chevaux.

Un voyageur débarquant d'un train venant du Raincy profita de ce moment d'accalmie pour s'approcher du grand-duc Alexis et lui offrir, aux applaudissements de la foule, un superbe bouquet de roses qu'il rapportait de la campagne pour sa femme. Le grand-duc prit le bouquet, remercia, et visiblement touché par cette manifestation sympathique et toute spontanée de la foule, qui criait : « Vive le grand-duc ! » salua à plusieurs reprises.

La voiture une fois dégagée, le grand-duc s'est rendu directement à l'hôtel Continental. Là, quelques curieux l'attendaient pour lui faire une seconde ovation. Afin de s'y dérober, le grand-duc Alexis est entré dans l'hôtel par la porte cochère de la rue Rouget-de-l'Isle. Il est monté immédiatement dans ses appartements, où l'attendaient deux personnes amies. Un déjeuner lui a aussitôt été servi.

Le repas terminé, le grand-duc Alexis a reçu M. Morin, commissaire spécial de la gare de l'Est, auquel il a donné ses instructions. « Je suis touché », a dit le grand-duc à M. Morin en prenant congé de lui, de ces manifestations et de toutes ces marques de sympathie ; mais, enfin, je viens pour faire une cure sérieuse...

Aussitôt que la nouvelle de l'arrivée à Paris du grand-duc a été connue à l'ambassade, M. de Kotzebue, conseiller d'ambassade, M. le général-major baron Friederichs, attaché militaire, M. le capitaine de vaisseau Rimsky-Korsakof, attaché naval, se sont rendus à l'hôtel Continental pour présenter leurs hommages au frère de leur souverain.

Le grand-duc Alexis a également reçu dans la matinée M. Bogolubof, le peintre russe bien connu, qui fut un ami personnel d'Alexandre II. Après ces quelques réceptions, le grand-duc a quitté l'hôtel pour aller déjeuner au restaurant Voisin, en compagnie de M. de Kotzebue et de son aide-de-camp, faisant dire qu'il ne rentrerait à l'hôtel qu'à quatre heures, heure à laquelle il recevra le consul général de Russie.

Le grand-duc Alexis, qui, a-t-on dit, ne devait que traverser Paris, y prolongera son séjour au moins pendant quarante-huit heures. M. Morin, commissaire de police de la gare de l'Est, l'accompagnera officiellement dans son voyage à Vichy.

On s'est demandé par suite de quelles circonstances l'arrivée du frère du tsar n'avait eu lieu à Paris que le 11 au matin alors qu'elle avait été annoncée pour le 10.

A l'ambassade, où nous nous sommes renseignés, il nous a été déclaré que ce contretemps était la conséquence d'une erreur commise par les employés du télégraphe allemands qui, en transmettant la dépêche, avaient modifié les dates de l'arrivée et transmis 10 août au lieu de 11 août.

A Vichy, où l'on ignore la date et l'heure à laquelle arrivera le frère du tsar, tous les préparatifs sont terminés. Les maisons, sans exception, sont pavées aux couleurs russes et françaises. Un arc-de-triomphe monumental est dressé en face de la gare ; on y lit ces mots : « La ville de Vichy à Son Altesse le grand amiral Alexis. » Des inscriptions : « Vive la Russie ! vive la France ! » sont placées de chaque côté. Un autre arc-de-triomphe s'élève aux Quatre-Chemins. Il figure la coupole du Kremlin. Au sommet flottent les pavillons des amiraux Alexis et Gervais.

Le conseil municipal a été convoqué d'urgence ce matin. Le préfet, qui assistait à la séance, a donné lecture d'une lettre du ministre de l'intérieur exprimant le désir manifesté par le grand-duc qu'aucune manifestation ne soit faite à son arrivée. M. Bonnard, vice-consul de Russie, a lu ensuite une lettre qu'énuaie de l'ambassade russe et qui est conçue dans le même sens que celle du ministre de l'intérieur. Le conseil municipal a décidé qu'il n'irait pas attendre le grand-duc.

suprême confiance.

Moutmoute Blanche, assise dans un coin, pensive et sombre, nous regardait de ses pleins yeux, et un raisonnement s'ébauchait dans sa petite tête jalouse ; elle qui, d'un bout de l'année à l'autre, houpillait sur les murs les mêmes voisins et les mêmes voisines, sans pouvoir s'habituer à leurs minois, venait de comprendre que cette étrangère était à moi, puisque je la prenais ainsi à mon cou et qu'elle s'y abandonnait avec tendresse ; donc il fallait ne plus lui faire de mal et se résigner à tolérer sa présence au logis.

Ma surprise et mon admiration furent grandes de les voir, un instant après, passer l'une près de l'autre, dédaigneuses seulement, mais calmes, très correctes, et ce fut fini : de leur vie, elles ne se fâchèrent plus.

Le printemps de cette année-là !... j'en garde bon souvenir. Bien que très court, comme me paraissent à présent toutes les saisons, il fut un des derniers qui ont encore pour moi le charme, presque l'enchantement mystérieux de ceux de mon enfance. — Du reste, dans le même cadre de plantes et de jardins, au milieu des mêmes fleurs, renouvelées aux mêmes places par les mêmes rosiers. Après chacune de mes campagnes, j'en viens d'ailleurs très facilement, en très peu de jours, à ne plus me souvenir des continents et des mers immenses ; de nouveau, comme au début de ma vie, je limite le monde extérieur à ces vieux murs garnis de terre et de mousse qui m'ont enfermé quand j'étais petit enfant ; les lointains pays où je suis tant de fois allé vivre me semblent aussi irréels qu'aux temps où j'y rêvais sans les avoir vus. Les horizons démesurés se resserrent, tout se rétrécit doucement, et j'en arrive, en fait de nature, à

De son côté, le comité des fêtes s'est réuni et a décidé qu'il irait quand même attendre à la gare le grand-duc Alexis. Toutes les sociétés se rendront également sur l'esplanade de la gare.

On lit dans le Figaro :

Certes, nous nous réjouissons avec tous les Français de l'heureux événement de Cronstadt, mais n'est-ce point le cas de répéter avec le sage de la fable :

L'excès en tout est un défaut.

C'est du moins ce que l'on déclare très volontiers dans l'entourage de M. de Kotzebue, l'éminent conseiller qui gère les affaires de la Russie à Paris pendant cette période si délicate des manifestations, des ovations et des voyages.

Nous avons mis à profit les longues attentes de cette journée pour procéder à une petite enquête à ce sujet auprès du personnel diplomatique de la rue de Grenelle, auprès de ses visiteurs accoutumés et de ses amis. Et nous croyons pouvoir résumer ici l'impression exacte de ceux qui dirigent l'ambassade en l'absence de M. le baron de Mohrenheim.

Certes, la démonstration non équivoque de Cronstadt a, comme nous, ravi d'aise tout ce personnel d'élite qui depuis de longues années fait campagne en vue d'établir un accord intime entre la France et la Russie. Le succès couronne enfin leurs efforts et porte au prestige de la triple alliance un coup terrible savamment prémédié.

Mais il ne faut pas, ajoute-t-on à la rue de Grenelle, compromettre aujourd'hui par une intempérance de langage la partie qui a été hier si bien jouée et si bien gagnée.

Il faut craindre les excès d'un zèle inconsidéré ; et pour bien profiter de cette victoire inespérée, on doit éviter la longue série de manifestations plus bruyantes qu'utiles que l'on annonce un peu partout à travers la France enthousiasmée.

Il faut donc réprimer, pendant quelque temps encore, cette joie soudaine qui a éclaté avec tant de fracas de toutes parts ; une joie ainsi délirante risquerait de nuire à la fois aux intérêts et à la dignité de la France.

Il faut éviter, en effet, un double danger : d'abord, une explosion trop violente de chauvinisme qui entraînerait très rapidement ce pays vers les aventures belliqueuses ; puis des manifestations trop éclatantes, trop indiscrètes et trop répétées qui effrayeraient la Russie elle-même, l'effrayeraient, l'attéderaient peu à peu et l'amèneraient à regretter peut-être la superbe explosion de ses sympathies.

A Paris, on est tenté de dénaturer sinon d'exagérer les événements de Cronstadt ; et cependant ces événements sont assez considérables dans leur immense importance ! L'expectative dans laquelle se tenait le tsar a cessé.

L'empereur a voulu faire la contre-partie de la triple alliance ; il a voulu apprendre à l'Europe étonnée que la France et la Russie pourraient se trouver unies demain si l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie ne nous attaquaient.

Mais il n'a rien voulu prouver de plus : il ne faut pas donner à cette attitude un caractère agressif. Et si, par une imprudence venue d'elle-même, la France cherchait à transformer cette alliance défensive en une alliance offensive, le fruit de toute sa patience, de toute sa sagesse et de tous ses efforts serait irrémédiablement perdu.

Le danger est là.

Telles sont les impressions recueillies dans l'entourage de l'ambassade russe.

On ne saurait donc recommander trop de discernement et de modération dans l'enthousiasme, fort légitime d'ailleurs, qui s'est emparé de nous tous.

NOUVELLES POLITIQUES

— Le jeune roi de Serbie arrivera à Paris samedi, accompagné de son médecin et du ministre des cultes.

— M. Delyannis, ministre de Grèce en France, avait informé le ministre des affaires étrangères que le roi de Grèce arriverait aujourd'hui à Paris.

— Au dernier moment, le voyage du roi Georges a été ajourné. Il ne se rendra à Paris que vers la fin de cette semaine ou au commencement de la semaine prochaine.

— La cour d'appel a confirmé le jugement condamnant Turpin à cinq ans de prison et 3000 francs d'amende pour l'affaire de la mélinite.

— On mande de Kissingen à la *Gazette nationale* que les délégués de plusieurs corps d'étudiants officièrent, hier, un hanap d'honneur au prince Bismarck, qui les a remerciés avec émotion. Les étudiants ont ensuite défilé en un cortège qui comptait cinquante voitures. Le défilé a été suivi d'un *commers* et d'un bal auxquels ont assisté le comte Herbert de Bismarck et le docteur Schweininger.

— Le gouvernement russe a dû prendre de graves mesures pour atténuer la disette qui a éclaté dans certaines provinces à la suite de l'insuffisance des récoltes.

presque oublier s'il existe autre chose que nos pierres moussues, nos arbutus, nos treilles et nos chères roses blanches...

Je faisais construire, à cette époque, dans un coin de ma maison, une pagode bouddhique, avec des débris de temples détruits là-bas ! Et d'énormes caisses s'ouvraient journellement dans ma cour répandant l'indéfinissable et complexe odeur de la Chine, tandis qu'on débaltait, au beau soleil nouveau, des fûts de colonnes, des sculptures de voûtes, de lourds autels et des idoles très vieilles. — Il était du reste amusant, un peu singulier aussi, de voir un à un réparer, puis s'élever là sur l'herbe et la mousse des vieilles pierres familiales, tous ces monstres d'extrême Asie qui faisaient, à notre soleil plus pâle, les mêmes grimaces que chez eux depuis des années et des siècles. — De temps à autre, maman et tante Claire venaient les dévisager, inquiètes de leur étonnante laideur. Mais c'était surtout Moutmoute Chinoise qui assistait avec intérêt à ces déballages ; reconnaissant ses compagnons de route, elle flairait tout, avec de confus souvenirs de patrie ; puis, par habitude de vivre enfermée dans l'obscurité, elle se hâtait d'entrer dans les caisses vides et de s'y cacher, à la place des magots, sous ce toit exotique qui sentait le musc et le sandal...

C'était vraiment un très beau et clair printemps, avec une musique excessive d'hirondelles et de martinets dans l'air.

Et Moutmoute Chinoise s'en émerveillait beaucoup. Pauvre petite solitaire, élevée dans une étouffante pénombre, le grand jour, le vent vaait à respirer, le voisinage des autres chats, l'épouvantait et la charmaient en même temps. Elle faisait à présent de longues promenades d'exploration dans la cour, flairait de bien près tous les jeunes brins d'herbes, toutes les

Le *Recueil des lois* contient un ukase de l'empereur portant défense d'exportation du seigle, de la farine de seigle et de toute espèce de son. La défense vise les ports de la Baltique, de la mer Noire et de la mer d'Azoff, et des pays de la frontière occidentale. Cette ordonnance entrera en vigueur le 27 août nouveau style.

Dans vingt gouvernements de l'intérieur, les gardes-forestiers impériaux sont chargés de procurer gratuitement du bois à la population.

Pour procurer du travail aux indigents, de nouvelles constructions de routes d'une grande étendue seront entreprises, auxquelles le gouvernement affectera la somme de 15 millions de roubles.

— L'ambassadeur de France en Russie, M. de Laboulaye, a présenté à l'empereur ses lettres de rappel.

— D'après les dépêches d'Amérique, la récolte des blés est tardive ; leur maturité sera défectueuse si la température d'août ne leur est pas absolument favorable. Toutefois, la moyenne sera suffisamment élevée. Les blés de mars se sont améliorés partout, sauf à Washington ; les avoines ont gagné deux points et les orges seront très abondantes.

L'escadre française en Angleterre.

Copenhague, 11 août.

L'escadre française a passé ce matin, à sept heures et demie, à l'est de Sprogø, se dirigeant vers le nord.

Londres, 11 août.

Les bâtiments mouillèrent probablement devant Osborne, le 19, dans l'après-midi ; on leur laissera la journée du 20 pour se préparer, et la reine les passera en revue le 21. De leur ancrage devant Osborne, ils se rendront en rade de Spithead, où ils prendront place à côté des navires anglais réunis en leur honneur.

La reine passera la revue à bord de l'*Alberta*, un de ses yachts, et fera le tour de l'escadre française. Point à noter ici, depuis la grande revue navale de Spithead, de 1888, année de son jubilé, elle n'a plus présidé en personne aucune de ces cérémonies maritimes.

En août 1889, lors de la visite de l'empereur d'Allemagne, c'est le prince de Galles qu'elle a délégué auprès de son impérial père.

On assure que ce qui a décidé la reine Victoria à se départir de son abstention ordinaire à toute fête militaire — et l'on comprend que cette souveraine, septuagénaire et quelquefois souffrante, s'en dispense systématiquement — c'est son grand désir de reconnaître par un acte public toutes les prévenances qu'on a en France lorsqu'elle y vient en villégiature. La reine garde surtout un souvenir excellent de son séjour à Grasse : les attentions délicates de tous jusqu'aux plus humbles, le soin de respecter ses goûts, de prévenir ses désirs, ont fait sur elle une impression profonde.

Si l'escadre française restait plus longtemps à Portsmouth, on la ferait à Londres, non seulement au Mansion-House, mais encore dans les grands clubs militaires, c'est-à-dire dans ces cercles où on entretenait avec un si ardent toutes les idées de grandeur nationale.

Mais Portsmouth seul pourra accomplir son programme ; il veut fêter grandement ses hôtes français, et dans ce but il ne ménagera rien.

De son côté l'amirauté a donné des instructions afin que les fêtes soient aussi brillantes que possibles et elle y encourage les officiers de terre et de mer par une forte souscription.

Il est certain que le duc de Connaught, troisième fils de la reine, qui commande la division militaire de Portsmouth, donnera aussi un grand dîner en l'honneur de l'escadre.

Paris, 11 août.

Le vice-amiral sir Anthony Hoskins, commandant en chef l'escadre anglaise de la Méditerranée viendra très probablement à Villefranche vers le 20 août avec 6 ou 7 des bâtiments placés sous ses ordres, dont 3 ou 4 cuirassés. On sait que son escadre est la plus puissante de celles que l'Angleterre entretient à titre permanent en activité.

La santé de Guillaume II.

Berlin, 11 août.

On a enfin des renseignements précis sur la santé de l'empereur. Avant de rentrer à Kiel, il voulait faire évoluer devant lui l'escadre d'exercice de la Baltique ; mais sa blessure au genou l'empêchant de rester debout, contre-ordre a été donné au dernier moment. Il en résulte que le *Hohenzollern* arriva à Kiel plus tôt qu'on ne l'attendait : d'où les bruits pessimistes que vous connaissez.

La blessure consiste en un déplacement ou déboîtement de la rotule. Le premier bandage au plâtre a été remplacé par un bandage plus solide maintenant le genou dans sa position naturelle. L'empereur doit rester assis, la jambe étendue. Il est soigné par les docteurs Leuthold et Bergmann. On ne redoute aucune complication, mais la guérison sera lente.

Berlin, 11 août.

Le général de Caprivi, de retour de Kiel, dit que l'état de l'empereur est sans aucune gravité : il avoue cependant qu'il exige de grands ménagements. Ici on se demande si la vérité est dissimulée.

pousses nouvelles, tout ce qui sortait, frais et odorant, de la terre atténuée. Ces formes et ces nuances, vieilles comme le monde, que les plantes reproduisent inconsciemment à chaque avril, ces lois d'une si tranquille immutabilité suivant lesquelles se dépliant et se découpaient les premières feuilles, étaient choses absolument neuves et surprenantes, pour elle qui n'avait jamais vu de verdure ni de printemps. Et Moutmoute Blanche, autrefois la reine unique et intolérante de ce lieu, avait consenti au partage, la laissant errer à sa guise au milieu des arbutus, des pots de fleurs, et le long des vieux murs gris, sous les branches retombantes. C'étaient surtout les bords de ce lac en miniature — si intimement lié à mes souvenirs d'enfance — qui la captivaient longuement ; là, dans l'herbe chaque jour plus haute et plus touffue, elle circulait en se baissant comme les fauves en chasse (ayant sans doute hérité cette allure de ses ancêtres, chats mongols aux mœurs primitives). Elle se cachait derrière les rochers filipiteux, s'enfonçait sous les lierres, comme un petit tigre dans une minuscule forêt vierge.

Je m'amusais à suivre des yeux ses allées et venues, ses arrêts subits, ses étonnements ; elle, alors, se tenant regardée, se retournait pour me regarder aussi, immobile tout à coup dans une pose qui lui était propre ; — pose gracieuse, mais très maniérée à la chinoise, avec une patte de devant toujours en l'air, à la façon de ces personnes qui, en prenant un objet, relèvent coquettement leur petit doigt. Et ses drôles d'yeux jaunes étaient alors expressifs à l'excès, « parlants » comme les hommes gens disent : « Tu me permets bien de continuer ma promenade ? » — semblait-elle me demander. « Ça ne te contrarie pas, au moins ? Du reste, je marche et je passe avec tant de légèreté, tant de discrétion ! Et crois-tu au moins que c'est joliment tout ! Toutes ces extraordinaires petites

Kiel, 11 août.
La *Gazette de Kiel* annonce que l'empereur peut non seulement fort bien se tenir sur la jambe blessée, mais aussi descendre, sans s'appuyer sur personne, l'escalier qui conduit à la cabine.

INFORMATIONS DIVERSES

Un procès.

Paris, 10 août.

Dans la soirée du dimanche 14 juin, un certain nombre de personnes munies de billets de première classe de Fontenay-aux-Roses à Paris n'ont pu, par suite de l'encombrement des voyageurs, trouver à Fontenay que des places de troisième classe, et à Bourg-la-Reine, où elles devaient changer de voiture, elles ont dû, pour la même cause, attendre plus d'une heure avant de trouver place dans un train. Plusieurs de ces personnes ont fait un procès à la compagnie, et elles ont obtenu des dommages et intérêts. Le jugement déclare que « la compagnie, en délivrant sans aucune réserve des billets de transport aux voyageurs, avait pris à leur égard l'engagement de les transporter dans le premier train comportant, d'après l'horaire indiqué dans ses gares, des classes correspondantes à celles indiquées sur lesdits billets » et dans les délais stipulés auxdits horaires.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Chemins de fer. — Le Conseil fédéral a pris la décision suivante au sujet du calcul des taxes de marchandises pour les stations non comprises dans les tarifs directs :

« Pour les envois de et pour les stations suisses qui ne figurent pas dans le tarif et pour lesquelles la taxe normale n'est du reste pas inférieure, on ne doit en aucun cas réclamer une taxe de transport plus élevée que pour les envois à destination de la station de tarif située immédiatement après sur la route d'acheminement.

« En ce qui concerne les tarifs existants, il est décidé qu'ils devront être complétés à l'occasion de la publication du prochain supplément.

« Pour autant qu'il s'agit des relations commerciales dont il est prouvé qu'elles sont soumises à la concurrence des chemins de fer étrangers, le département des chemins de fer est autorisé sur la demande motivée d'une administration de chemin de fer, à accorder une exception.

Qu'on nous pardonne ce patois !

Simplon. — La *Gazette de Francfort*, reproduisant les renseignements de la *Nationalzeitung* concernant le Simplon et le plan financier de la compagnie J.-S., dit ceci :

« Une subvention de la part de l'Italie n'est pas dans les probabilités et cela pour longtemps. Il est même à prévoir que les Italiens, dans l'état actuel de leurs finances, ne voudront pas même charger leur budget des dépenses nécessaires à la construction des voies d'accès. Et cela avec raison.

« La question principale, décisive est donc celle-ci : Les promoteurs du Simplon estiment-ils pouvoir se passer de la subvention italienne et pouvoir, en outre, construire, avec des capitaux privés, les voies d'accès méridionales ? »

M. Ribot en Suisse. — M. Ribot, ministre des affaires étrangères de la République française, part aujourd'hui de Paris pour venir faire un séjour à Montreux.

Il retournera dans huit jours à Paris pour présider le comité des directeurs de son ministère, puis reviendra en Suisse jusqu'à la fin du mois.

D'après une dépêche du *Journal de Genève*, M. Ribot verrait demain, à Berne, MM. Welli et Droz.

Recours tessinois. — Le 5 août, le Conseil fédéral a tranché les recours concernant les élections au Grand Conseil du 3 mars 1889, dans les cercles de Lugano et de Maroggia ; le 8 août, ceux du cercle de Maldrisio.

Il n'est pas entré en matière sur les recours concernant les élections du cercle de Chiasso.

Les élections du cercle d'Agno (Vegia) ont été déclarées valables, attendu que la modification des tableaux réclamée dans les recours n'a pas d'influence sur le résultat de l'élection.

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — Dimanche dernier quatre hommes de Buren descendait en canot le canal Meienried-Buren. L'embarcation se brisa contre une des piles du pont. Trois des navigateurs ont pu se sauver à la nage. Le quatrième s'est noyé.

ZÜRICH. — Les communes de Dagerlen, Bergam Weier et Rutschwell, déjà ravagées par la grêle il y a deux mois, ont de nouveau été atteintes. Cette fois, il ne reste presque plus rien debout : céréales, pommes de terre, fruit, regain, tout est haché.

VALAIS. — M. J.-B. Gaspoz, d'Evole, député au Grand Conseil, juge à la cour d'appel, professeur

choses vertes qui répandent des odeurs fraîches, et ce bon air si pur, et cet espace ! Et ces autres choses aussi, que je vois tout à tour là-haut, ces choses qu'on appelle étoiles, qu'on appelle soleil et qu'on appelle lune !... Quelle différence avec notre ancien logis, et comme on est bien dans ce pays où nous voilà arrivés tous deux !

Ce lieu, si neuf pour elle, était précisément pour moi le plus ancien et le plus familier de tous les lieux de la terre ; celui dont les moindres détails, les plus infimes brins d'herbe me sont connus depuis les premières heures incertaines et étonnées de mon existence. Tellement que je m'y suis attaché de toute mon âme, tellement que j'aime d'une façon singulière, un peu fétichiste peut-être, des plantes anciennes qui sont là, des treilles, des jasmins, — et un certain dielytra rose qui, à chaque mois de mars, montre à la même place ses pousses rougies de jeune sève, élate bien vite ses feuilles hautes, donne ses mêmes fleurs en avril, jaunit au soleil de juin, puis brûle au soleil d'août et semble mour

de droit, ancien préfet du district d'Hérens, est mort le 10 août, aux Mayens de Sion, après une longue maladie. Le défunt était âgé de 68 ans; il a rendu à son canton de longs et dévoués services.

M. le Dr Gastave Loréan, à Lœche, est nommé membre du conseil de l'instruction publique en remplacement de M. Clausen, démissionnaire.

CANTON DE VAUD

Instruction publique. — Samedi 29 août aura lieu à Lausanne la réunion annuelle des instituteurs et institutrices secondaires. Un congé général leur est accordé à cette occasion.

Billets du dimanche. — La compagnie Jura-Simplon ayant besoin de tout son matériel pour les fêtes de Berne, a décidé que l'émission des billets du dimanche sera totalement suspendue sur l'ensemble de son réseau dimanche prochain 16 août. Aucune station ne pourra en délivrer ce jour-là pour n'importe quelle destination.

Montreux. — La vente annuelle de charité en faveur de l'Eglise catholique-romaine de Montreux aura lieu au Kursaal au commencement de septembre.

Le Pont. — Dimanche prochain, 16 août, les jeunes gens du Pont joueront un drame patriotique déjà représenté ailleurs avec grand succès, la *Dîte de Stanz*, de P.-F. Vallotton-Aubert.

Yverdon. — Dans sa dernière séance, le conseil communal a ratifié les comptes de la commune pour 1890.

La fortune nette de la commune, au 31 décembre 1890, est arctée à la somme de fr. 1,479,278, et celle de l'hôpital à fr. 226,103.

La fortune des diverses fondations placées sous l'autorité de la municipalité, est la suivante: Fondation Bourgeois, fr. 285,619; Fondation Petitmaître, fr. 370,069; Fondation Heldenmeyer, fr. 12,640; Fondation Pigneron, fr. 14,179; Fondation Permet de Faignes, fr. 14,268; soupes économiques, fr. 1406; société protectrice des animaux, fr. 1089.

La municipalité a présenté un projet de règlement sur les inhumations, qui, aux termes d'une décision antérieure du conseil, seront gratuites à partir du 1^{er} janvier 1892.

La commune d'Yverdon a offert un prix de 200 fr. pour les courses de chevaux du 29 août.

BEAUX-ARTS

L'exposition annuelle suisse.

Zurich, 11 août.

Nous n'avons, cette année, l'exposition des Beaux-Arts qu'à la fin de sa tournée, ce qui est pour beaucoup de gens une déception, car un grand nombre des meilleures toiles qui y figuraient au début ont été achetées, et sont restées dans les villes qui les avaient choisies; pour ceux qui aiment à feuilleter leur catalogue avant d'entrer, c'est un vrai désappointement que cette absence des toiles qui y sont mentionnées, car d'emblée on ne prend pas garde aux petites notes indiquant que tel tableau paraît dans une autre ville que la nôtre.

Une des plus grandes toiles de l'exposition, superbement brochée et appelée de loin les spectateurs par le dramatique de son sujet, c'est *Mors Imperatoris*, par Hermine de Preusschen, à Berlin. (Figure de quel canton, cette œuvre est originaire.) Figurez-vous le portrait ouvrant sur le ciel d'une magnifique salle du trône. D'admirables tentures alternent avec les sculptures murales: des tapis aux laines épaisses couvrent en entier les dalles et à demi les escaliers ornés de mosaïques. Le trône doré, aux somptueuses draperies, porte sur le dossier la salamandre de François I^{er} sur velours rouge; mais le trône est saisi par une main de squelette et les coussins seuls gardent l'empreinte du dernier occupant, que la mort vient d'en chasser: couronne impériale émetallée de pierres précieuses, sceptre, guirlandes de roses qui s'effeuillent, palmes jetées à pleines mains, tout gît au pied de la mort, debout dans cette grande salle, un pied sur le globe du monde. De grandeur naturelle, elle porte un diadème de fer; complètement drapée de soie et d'hermine, elle tient de la main droite un glaive de justice, et une vérité si poignante et si désolée émane de cette toile splendide qu'on s'éloigne, ému à nouveau, du néant des choses humaines.

A peu de distance, de dimension égale, est le *St-François d'Assise prêchant aux oiseaux*, de M. Julien Rénvier, à Lausanne. On se repose délicieusement devant cette histoire de forêt au printemps, où le peintre a placé son saint. Chacun sait que, non content d'évangéliser les hommes, St-François prêchait aux bêtes, charimées par sa parole. Dans ce tableau, le père des Franciscains, tout jeune encore, est assis sur un rocher, et exhorte une nuée d'oiseaux de toute espèce qui l'entourent; la robe brune du moine n'épouvante pas la gent emplumée, et cette douce fi-

gure ascétique aux yeux clairs sous des cheveux bruns, est une vraie physiologie du charmeur. Le saint leur parle en étendant la main comme pour les rassurer, et la pie qui se tremousse bien en face du prédicateur fait sûrement plus de bruit que lui. Ils sont parfaitement naturels, tous ces oiseaux perchés sur ces buissons qui verdissent, et ces fleurettes qui foisonnent, cyclamens, anémones et fleurs étoilées sur de hautes hampes, parmi les fougères brunes de l'an dernier forment un cadre à souhait pour cette scène idéale: Au loin, le paysage à la grandeur de lignes des pays de plaines.

M. Rénvier expose encore un joli *Intérieur d'église*, — un des bas côtés de la cathédrale de Lugano, — petite toile imprégnée du calme des lieux saints. Un autre tableau du même artiste, *Conscience*, est placé très haut et je n'ai pu en juger.

M. Rudisubli, à Bâle, a heureusement abandonné dans son *Après-midi d'été* ses éternelles sources et ses grands arbres en silhouettes sombres contre le couchant. Sous peu, l'orage éclatera: aussi dans ce beau paysage aux teintes douces, on se hâte de rentrer les foins; le village émergeant dans les arbres est proche, mais les ombres des nuages tachent de grandes places sombres les champs d'alentours: au premier plan, un groupe d'arbres tout assombrés déjà, est d'un effet excellent.

Mlle Mathilde Schatzmann, à Genève, a peint le *Repas de midi dans une maison de paysan*, une soupière de faïence grossière, une chope, un verre de vin, et un morceau de fromage absolument parfait: on croit en sentir l'odeur! Mais est-ce bien la peine de se donner tant de mal?

Les natures mortes et les fleurs sont d'ailleurs très nombreuses à cette exposition. Mlle Hedwig Burckhardt, à Paris, a brossé un fort original panneau de salle à manger qu'elle appelle *Trophée de chasse*: un cor, qui a sans doute sonné plus d'un joyeux halali, est déposé sur le coin d'une table, avec des cardards, un lièvre et quelques oisillons: la branche de laurier qui accommodera en partie ce butin cynégétique est jetée gracieusement sur la toile.

Un autre tableau de la même artiste, des chrysanthèmes jaunes et des lilas, est fort bien, mais inférieurs pourtant à la toile de E. Freudenthal, à Genève: fleurs aux teintes rouges, dans un vase rouge, se détachant sur un fond rouge.

Mlle Marie Ravet, à Genève, exhibe une vraie avalanche de crevettes et d'huîtres de diverses sortes, tandis que Mlle Marie Kopp, à Stuttgart, a jeté sur la toile une poétique gerbe d'arrière automne, avec les dernières ombelles en fleur, mélangées aux débris en graines, aux grandes oscilles aux tons roussis, et à des asters d'or.

M. Schwieger, de Lucerne, a un de ses fins tableaux de nature morte dont il est coutumier.

C'est avec émotion qu'on regarde le *St-Frédéric*, de Boccioni, filant sur l'onde limpide du Léman, avec la Dame du lac, lourde barque de transport au premier plan, — ainsi que les *Barques de Chioggia*, du même peintre, avec leurs voiles si brillamment colorées.

Bâle et Genève sont les deux cantons qui ont le plus exposé. M. Emile Beurmann (un Bâlois) a là une *Bernermeitschi*, et un *Retour*, beaucoup plus empoignant: un jeune homme revient de voyage pour trouver morte sa fiancée; il est à genoux près du lit, les lèvres collées sur cette main rigide; la jeune fille est couchée sur son lit, à peine éclairée par une bougie; ce visage pâle porte déjà les stigmates de la mort dont il a la majesté; un livre de prières au chevet, marqué par un rosaire, un amoncellement de fleurs dans l'ombre, le tout très sobrement éclairé.

Mme Marguerite Massip, à Genève, expose une *Ecolière*; elle est bien laide dans son réalisme outré, cette pauvre fillette, et malgré son joli regard ourlé, elle est par trop vulgaire.

M. Lebrecht Lortet, à Oullins, près Lyon, a exposé deux toiles: *Le torrent de la vallée de Saas*, qui a été achetée et est restée à Bâle, et le *Val Ferret et le St-Bernard*, acheté à St-Gall, mais qu'on a heureusement laissé venir à Zurich. C'est un admirable paysage alpestre, baigné d'air et de lumière.

M. Edouard Menta, à Genève, a pris sur le vif deux garçons déguenillés qui font l'école buissonnière un beau jour d'été dans les blés murs, et qui fument; c'est une toile très gaie, lestement enlevée.

M. Théodore Preiswerk, à Bâle, dont le faire se rapproche de celui de Böcklin, a un bois de chênes entourant un tombeau ou un temple, sur quelque sommet avec la mer pour horizon; c'est beau, très beau même dans son étranger, et bien supérieur à son *Fils prodigue*, qui n'est là que pour amener un paysage au goût du peintre.

M. Nicolas Pfyffer, à Lucerne, se contente de peindre la nature suisse comme il la voit et il a raison; son *Tillis vu de la Trubscaple* est une superbe page de peinture, où l'on sent courir l'air.

M. Ramon Fuguet, à Rome, nous a envoyé une grande peinture un peu papillonnante, où une éminente en robe rouge sort d'une église après la messe; le carrosse du cardinal attend à la porte, où se presse une foule bariolée.

M. Edmond de Pury, à Neuchâtel, n'a malheureusement exposé qu'une étude de tête de femme, très fouillée, *Luisella* et sa ravissante toile *Sieste dans les lagunes*, que nous connaissons déjà.

Des quatre tableaux envoyés à l'exposition par M. Alb. Gos, à Genève, deux sont restés à Schaffhouse; ce sont le *Matterhorn au matin*, et *Temps pluvieux à*

Obsschen. Sa *Dent du Midi au soleil couchant* est un peu écrasante, telle qu'elle est en réalité, et son *Avalanche* nous était déjà connue.

L'exposition d'Arthur Calame est aussi restée en route, en bonne partie. Citons pour finir de superbes *Alpes* par Joseph Kaufmann, à Lucerne, et un tableau de Hans Wieland, de Bâle, — un nom nouveau dans le monde de la peinture, — appelé par l'artiste *Combat*. C'est la cour d'une cure de montagne, en pays catholique, en hiver. Tout est blanc de neige, la porte de l'église en a ses sculptures soulignées d'un trait blanc, et elle forme un large ourlet au mur de la terrasse. Au loin, sur les forêts de sapin, le brouillard se traîne, tandis que les montagnes blanches comme des fantômes sont soudain illuminées d'un dernier rayon. C'est d'un grandiose effet. Sur la terrasse s'élève un grand Christ en croix, que le soleil du midi a orné de grandoles de glace.

Un moine est debout devant, en prière. Les yeux fermés, son visage exprime une prière intense. Sur le cadre du tableau, ce verset: «Notre cœur est sans repos, ô Seigneur, jusqu'au moment où il se repose en vous!»

Bâle qui se connaît en peinture, a acheté ce tableau pour sa loterie.

CHRONIQUE AGRICOLE

Les récoltes.

Des premières nouvelles du battage du blé, il résulte, dit le *Journal d'agriculture*, qu'il y aura un déficit inattendu sur son rendement. Beaucoup de champs ont été couchés, roulés, tordus par les orages, en sorte que la moisson, qui était splendide avec de beaux épis, donnera un rendement en grain inférieur à ce qu'on en attendait. Par contre, la paille est partout abondante.

En Italie, on constate aussi un déficit notable au battage, alors que l'apparence promettait tout autre chose.

On a commencé à couper les avoines qui sont très belles partout et qui donneront un bon rendement. Comme pour les blés, il y a en bien des champs versés, mais il n'est pas question, pour cette récolte, de déficit pouvant influer sur le prix de vente, attendu que les emblavures ont été considérables cette année, en France surtout, où une grande quantité de champs de blé ont été retournés au printemps pour être réensemencés en avoine.

Les regaines, sauf dans les terres très légères, promettent une belle récolte, ce qui contribue à maintenir le foin à bas prix.

Les pommes de terre printanières se gâtent en beaucoup d'endroits; les tardives ont encore donné peu de signes de maladie.

Les betteraves plantées en graines ont généralement bien réussi cette année, mais le temps qui leur a été favorable l'a été aussi aux mauvaises herbes, de sorte que les journées de nettoyage et d'éclaircie sont si nombreuses qu'on ne les compte plus.

Concours de fromagerie.

La Société laitière de la Suisse romande organise, sous le patronage et avec l'appui financier de la Confédération et du canton de Vaud, un concours de fromagerie dans les districts d'Oron, de Moudon, de Payerne et éventuellement d'Echallens.

S'annoncer jusqu'au 15 courant à la station laitière, Champ-de-l'Air, Lausanne, qui donnera les renseignements nécessaires et les feuilles d'inscription aux sociétés et fabricants qui ne les auraient pas encore reçues.

Le ver de la vigne a fait cette année de grands dégâts dans la Gironde, sur les bords du Rhin, en Beaujolais, etc. M. Kehrli écrit à la *Feuille vinicole de la Gironde*, en date du 15 juillet:

«Depuis environ une huitaine nous avons des papillons. A l'heure qu'il est, dans le vignoble girondin, des milliers de feux brillent la nuit pour capturer le lépidoptère ennemi. Lanternes et lampes se comptent par centaines chez certains propriétaires, et les prises sont souvent importantes.»

Un autre propriétaire girondin, M. Roy, annonce qu'il a organisé la chasse aux papillons avec 150 lampes, pour environ 100 hectares de vigne. Les lampes à pétrole sont placées au-dessus d'un récipient en tôle galvanisée, contenant de l'eau où tombent les papillons.

Une greffe authentique de châtaignier sur chêne existe, paraît-il, à la ferme de la Mulonnière (Loire-Inférieure). L'arbre a été enté il y a sept ans et actuellement il a environ quatre mètres de haut. On remarque toutefois qu'il commence à dépérir depuis deux ans. D'autres greffes analogues n'ont vécu qu'un à deux ans.

Une société de viticulture s'est constituée dernièrement dans l'Allemagne du Nord. D'après une statistique de 1888, il y aurait encore en Brandebourg 427 hectares de vignes, en Silésie 1439 hectares, à Posen 112 hectares. En 1907, 1878 hectares, qui ont donné en 1888 7433 hectolitres de vin.

Les journaux ont beaucoup parlé des énormes ravages des sauterelles ou criquets en Algérie. A ce propos le journal *l'Eleveur* fait observer que les gou-

vernements dépensent en pure perte de grosses sommes pour l'extermination des criquets et que, en même temps, on tolère des razzias de caillies qui sont apportées en Europe pour la table des gourmets. Le 8 mai le navire *Saint-Augustin*, partant de la Goulette, avait à bord 90,000 caillies vivantes venant d'Egypte et il a encore embarqué 5000 caillies de Tunisie. Et l'on s'étonne que les insectes nuisibles pullulent quand on a soin de faire disparaître les oiseaux destructeurs de larves!

A propos de l'exposition de lapins qui a eu lieu récemment à Zurich, les *Feuilles suisses d'ornithologie* signalent parmi les objets exposés différents articles confectionnés en poils de lapin, entre autres de fines manchettes blanches qui paraissent être tricôtées avec la laine la plus fine. Aux questions qui lui furent adressées à ce sujet l'exposant répondit que depuis longtemps elle faisait venir cette laine de l'étranger, ayant cherché vainement à s'en procurer en Suisse une quantité un peu considérable.

Peu de jours après l'exposition, dit le journal d'une fabrique suisse de tricots quelques échantillons de laine blanche filée ainsi que quelques articles fabriqués et des pièces tricôtées en laine de lapin. C'est avec une véritable joie que nous avons constaté que l'on exploitait encore en Suisse cette industrie autrefois florissante.

A l'exposition de Vienne, les articles filés, tissés et tricôtés en laine de lapin ont eu un succès énorme. Depuis lors ils ont été remplacés par des produits moins chers et plus à la mode. Les sous-vêtements en laine de lapins sont légers, élastiques et chauds. Ils sont encore maintenant très recherchés en Angleterre. En Suisse, ils ne sont guère connus.

Voici une nouvelle qui doit encourager les agriculteurs à planter toujours plus d'arbres fruitiers. Pendant les six premiers mois de l'année 1891, l'Angleterre a consommé 64,034 boisseaux de pommes provenant de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande et représentant une valeur de 947,000 fr.; les fruits australiens sont venus suppléer à Londres ceux que l'on faisait venir autrefois des Etats-Unis.

L'exportation serait plus facile et moins coûteuse, semble-t-il, de Suisse en Angleterre et il y aurait là un débouché tout trouvé pour nos agriculteurs.

LES LIVRES

Le *CHAPITRE DE SAINT-PIERRE DE GENÈVE*, suivi d'un appendice sur le *Chapitre de Saint-Pierre d'Annecy*, par le chanoine J. Mercier. Annecy 1890, 398 pages 8°.

L'auteur de ce volume était déjà connu par quelques travaux estimés d'histoire locale, sur l'abbaye et la vallée d'Abondance, sur Jeanne de Jussieu, etc. L'ouvrage qu'il vient de mettre au jour est l'histoire d'un corps d'élite qui, pendant tout l'ancien régime, a compté parmi ses membres un grand nombre des hommes les plus distingués de la Savoie. C'est au onzième siècle que la nuit des temps s'éclaircit assez pour que le Chapitre des chanoines de la cathédrale de Genève nous apparaisse pleinement constitué; et dès lors, pendant cinq cents ans, son histoire se déroule assez paisiblement. A la fin de cette période, le Chapitre était riche en terres et en reutes; toutes ses propriétés furent saisies à la Réforme par les syndics et conseil de Genève.

En vertu de quel droit se fit cette saisie? Je me le suis souvent demandé. Le droit féodal et canonique y était contraire, cela va de soi. Quoi qu'il soit certain que le droit révolutionnaire, qui n'est qu'une forme spéciale du droit du plus fort, n'était pas, comme d'autres formes de ce droit, à la mode à cette époque, je crois néanmoins que c'est là qu'il faut chercher la justification de cette prise de possession effectuée par l'autorité genevoise.

De la Réforme à la Révolution, pendant trois siècles, les chanoines de Saint-Pierre de Genève ont résidé à Annecy. Jean-Jacques Rousseau, qui les a connus de près pendant son séjour dans cette petite ville, avait conservé le souvenir de leur air de noblesse: «L'ancien Chapitre de Genève, dit-il, où jadis tant de princes et d'évêques se faisaient honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur; mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme, ou docteur de Sorbonne.»

Plus d'une fois, la Savoie avait été envahie par les troupes françaises; mais l'invasion de 1792 eut un caractère tout nouveau. A peine le pays occupé, on le révolutionna. Le 8 février 1793, une proclamation des commissaires de la République dressait, en face de l'antique tradition catholique, les principes de la nouvelle Constitution civile du clergé. Le Chapitre épiscopal protesta le 13 février; mais le lendemain, la municipalité d'Annecy recevait le serment de quelques membres du clergé savoyard, et la persécution commença. M. de Thiollaz, grand-vicaire, et deux ou trois autres chanoines furent conduits enchaînés en France; un ou deux se cachèrent dans le pays; les autres passèrent la frontière, sauf trois qui prêtèrent le serment constitutionnel. A la Réforme, un seul chanoine avait adopté les idées nouvelles.

Ainsi fut dispersé un corps qui avait un long passé. Les chroniques genevoises nous ont transmis de graves médisances sur les mœurs des chanoines des

quinzième et seizième siècles. Leurs successeurs furent irréprochables, au dire de Rousseau, témoin tout à fait impartial, sur ce point le diocèse était très sévèrement administré. La vertu fut récompensée; et quand le tourbillon révolutionnaire eut passé, l'Eglise catholique en Savoie se retrouva pleine de vie. Annecy eut bientôt un évêque, et cet évêque un chapitre de chanoines; mais ce chapitre, restauré en 1825, n'aura eu que soixante ans de vie paisible.

En 1885, il était question, dans les Chambres françaises, de supprimer au budget le traitement des chanoines: ils reçoivent une modeste annuité de 1600 francs. Après réflexion, on reconnut que les chanoines français, vétérans du sacerdoce, jouissant sur leurs vieux jours d'une retraite honorable à laquelle le gouvernement de leur pays les avait nommés, ne devaient pas être jetés sur la voie publique, sans ressource et sans asile, à la fin de leur laborieuse carrière.

Le système qui a été dès lors adopté et suivi a consisté à laisser disparaître les chapitres par l'extinction successive de leurs membres, qui ne sont pas remplacés. Le livre de M. le chanoine Mercier a été rédigé surtout d'après les documents qu'il avait à Annecy, sous la main. M. l'abbé Chavaz a fait pour lui quelques recherches dans les archives de Genève. L'histoire du diocèse appelait cet exposé historique, écrit avec beaucoup de soin et de modération.

On sait que des travaux abondants ont été publiés sur la Réforme et les périodes qui l'ont suivie. Les cent cinquante ans qui l'ont précédée, l'histoire de notre pays pendant le grand schisme d'Occident et celui de Félix V, l'histoire de Genève pendant le premier tiers du seizième siècle, appellent encore bien des recherches: c'est une période agitée et féconde; et le livre de M. Mercier, dans les chapitres où il la parcourt en passant, laisse voir combien il serait intéressant de s'y arrêter.

Eugène RITTEN.

DÉPÊCHES

Berne, 12 août. — Les manœuvres d'automne auront lieu à la date fixée par le tableau des écoles. Il n'a pas été possible de modifier l'époque de l'entrée en ligne.

Les gouvernements cantonaux de Zurich et de Schaffhouse, consultés par le département militaire, se sont prononcés pour le maintien de la date primitivement fixée.

Vienne, 12 août. — On annonce du ministère des affaires étrangères que, dans la dernière conférence qui a eu lieu entre les délégués pour les négociations du traité de commerce avec la Suisse, on a rédigé un protocole impliquant un arrangement entre les parties contractantes. Ce protocole sera signé aujourd'hui, après quoi les négociations seront interrompues pour être reprises éventuellement après les négociations avec l'Italie.

Belgrade, 12 août. — Le jeune roi de Serbie partira ce soir à minuit pour Zurich, en passant par Salzbourg et l'Arberg. A Zurich, où il arrivera jeudi, il est attendu par son père l'ex-roi Milan.

Londres, 12 août. — Le prince Henri de Prusse est arrivé en Angleterre. Il visitera demain la reine à Osborne.

Paris, 12 août. — M. Ribot arrivera à Montreux jeudi.

Paris, 12 août. — Une manifestation franco-russe s'est produite hier au concert du jardin des Tuileries.

A la sortie de ce concert, 500 personnes, ayant leur tête deux députés, sont allées place de la Concorde défilant devant la statue de Strasbourg, puis devant l'hôtel Continental en criant: vive la Russie!

Le grand-duc Alexis a assisté dans la soirée à un concert aux Champs-Élysées. Il a été reconnu et acclamé par la foule. L'orchestre a joué l'hymne national russe.

Le frère du tsar partira demain pour Vichy.

Des manifestations franco-russes ont eu également lieu hier à Lyon et à Perpignan.

Paris, 12 août. — M. Duplan, chargé d'affaires de Suisse, vient de transmettre à M. Ribot, ministre des affaires étrangères, la réponse du Conseil fédéral au télégramme de félicitations adressé par le gouvernement français à l'occasion du sixième centenaire de l'établissement de la Confédération. En voici les passages essentiels:

M. le président de la Confédération, auquel copie de ce télégramme a été remise à Schwyz même, où se célébraient les fêtes officielles du sixième centenaire, a été profondément touché de cette manifestation d'amitié faite dans un moment aussi solennel.

Les assurances de M. le président et des membres du gouvernement de la République française ont été accueillies par le Conseil fédéral et par le peuple suisse tout entier avec une satisfaction d'autant plus vive qu'elles correspondent entièrement aux sentiments qui animent la Confédération helvétique à l'égard de la grande République voisine, sa fidèle amie depuis tant de siècles.

Veuillez, Monsieur le chargé d'affaires, être, à votre tour, auprès de S. Exc. M. le président et auprès des membres du gouvernement de la République française, l'interprète de ces sentiments et de la sincère gratitude de M. le président de la Confédération et du Conseil fédéral, en remettant à M. le ministre des affaires étrangères une copie de la présente dépêche.

Ed. FEHR, éditeur.

Résumé météorologique.

Juillet 1891.

Le mois de juillet 1891 laissera le souvenir peu agréable d'un mois froid et pluvieux. La température moyenne est de 17,5, c'est-à-dire de 0,9 inférieure à la normale 18°. Les variations sont les suivantes: 17,3 du 1 au 10; 18,3 du 11 au 20 et 16,9 seulement du 21 au 31. Le jour le plus chaud du mois est le 1^{er} avec une moyenne de 25,6, un maximum de 31° et un minimum de nuit de 17,5; le jour le plus froid est le 4 avec une température moyenne de 13,1; les minima absolus de 10° ont eu lieu les 12 et 26.

La pression moyenne 744,9 est de 0°-6° supérieure à la normale; elle a varié entre 740,5 le 19 et 740,3 le 30. Les vents généralement modérés ont prédominé des régions SW et W: on a observé 20 fois le SW et 13 fois seulement le NE.

La chute de pluie s'élève à 126 mm, au lieu de 99 mm; le nombre des jours de chute est de 18 au lieu de 13.

Enfin, le nombre des heures de soleil s'est élevé à 230 3/4; c'est 56 % du maximum possible.

La station de Mimrey (M. Moreillon) a noté 94 mm de pluie; celle de Payerne (M. Bersier) 149 mm.

HENRI DUFREY.

Horaires des bateaux à vapeur

Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la côte suisse (Pour le service complet, voir les horaires.)

Départ de:	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.
Genève	6.30	8.15	9.15	10.15	11.15	12.15	13.15	14.15	15.15	16.15	17.15	18.15
Nyon	7.40	8.55	10.05	11.15	12.15	13.15	14.15	15.15	16.15	17.15	18.15	19.15
Kolbe	8.15	9.25	10.35	11.45	12.45	13.45	14.45	15.45	16.45	17.45	18.45	19.45
Thonon	5.30	6.45	7.55	9.05	10.15	11.25	12.35	13.45	14.55	16.05	17.15	18.25
Evian	6.05	7.20	8.30	9.40	10.50	12.00	13.10	14.20	15.30	16.40	17.50	19.00
Morges	8.15	9.30	10.40	11.50	13.00	14.10	15.20	16.30	17.40	18.50	20.00	21.10
Chillon	8.15	9.30	10.40	11.50	13.00	14.10	15.20	16.30	17.40	18.50	20.00	21.10
Montreux	8.15	9.30	10.40	11.50	13.00	14.10	15.20	16.30	17.40	18.50	20.00	21.10
Chillon	8.15	9.30	10.40	11.50	13.00	14.10	15.20	16.30	17.40	18.50	20.00	21.10
Villeneuve	8.15	9.30	10.40	11.50	13.00	14.10	15.20	16.30	17.40	18.50	20.00	21.10
Genève	8.15	9.30	10.40	11.50	13.00	14.10	15.20	16.30	17.40	18.50	20.00	21.10

